

circonstance, pouvoir s'interposer discrètement.

—M'est avis, dit-il, qu'à causer à la belle étoile, nous laissons les heures filer sans nous occuper de celle où nous irons nous coucher.

—Je me tais, sergent, riposta Diégo avec humeur. Mon devoir est de vous obéir.

Roch entra dans l'église. Le sergent et Diégo le suivirent. Quand ils furent arrivés dans la cellule, leur montrant son lit :

—Voici pour vous, dit-il.

Robreno promena un regard autour de la petite pièce.

—Je ne vois qu'un lit ! objecta-t-il avec étonnement.

C'est le vôtre, sergent.

—Et celui de Diégo, compléta Robreno. A la guerre comme la guerre. Du reste, au régiment, où il y a place pour un il y en a toujours pour deux. Mais vous, jeune homme ?

Le sacristain lui désigna un manteau étendu sur le sol.

—Je coucherai là, dit-il.

—Sur la dure ?

—Je dors peu, veille tard et me lève tôt.

Le sergent avait ôté son uniforme. Diégo attendait.

—Monsieur le curé, dit Roch en donnant les Evangiles au fils de l'alcade, m'a chargé de vous remettre ce livre, et vous prie d'en lire quelques pages avant de vous coucher.

—Pourquoi ?

En disant ce mot, Diégo avait pris le volume et s'était mis à le feuilleter machinalement. Soit que le passage sur lequel se fixèrent ses yeux eût un rapport direct avec sa situation présente, soit qu'il voulût profiter de l'occasion qui lui était offerte pour n'avoir pas à reprendre la conversation avec le sacristain, il s'assit près de la table, où Roch avait déposé la lanterne allumée, et lut attentivement.

Robreno s'était jeté sur le lit, et après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette, il s'était endormi, Diégo lisait toujours. Une demi-heure s'écoula ainsi.

Le sacristain était d'abord demeuré les bras croisés, dans une attitude immobile, et les yeux attachés sur le fils de l'alcade qui ne s'apercevait plus de ce qui se passait autour de lui.

Roch suivait avec une inquiète sollicitude les impressions qui se peignaient successivement sur les traits du lecteur. Il était manifeste que Diégo, au récit des souffrances du Christ et sous l'influence des paroles divines, sentait peu à peu son cœur altier et dur s'humilier. Les larmes qui roulaient sur ses joues et qu'il ne cherchait pas à essuyer attestaient que la voix de sa conscience s'élevait en lui, sévère mais consolante. Elle lui reprochait son orgueil qui, dès son enfance, lui avait aliéné le cœur de son père, et qui avait été la cause de sa rupture avec lui. Mais en même temps elle lui faisait sentir qu'il dépendait de lui seul de posséder le bonheur qui lui avait été refusé jusqu'à ce jour. Qu'avait-il à faire en définitive pour voir s'ouvrir tout à coup devant lui une vie calme à l'abri de toute souci ? Don Gaspard n'était-il pas l'un des plus riches propriétaires de la contrée ? Et lui, Diégo, ne pouvait-il pas, pour peu qu'il le voulût, jouir de ses biens et de cette aisance, en attendant qu'il devint le maître du domaine dont il était l'unique héritier ? Une démarche, un mot suffiraient probablement pour opérer ce changement dans son existence, et pour produire en un jour, en une heure même, un retour de fortune qui lui aurait fait oublier tous ses chagrins. Mais cette démarche, la ferait-il ? Ce mot, aurait-il la force de le prononcer ? Il n'eût pu le dire ; seulement, à mesure qu'il continuait de lire, son cœur de fer mollissait dans sa poitrine.

Les heures se succédaient sans qu'il y fit attention. Pendant ce temps le sacristain avait gagné à pas de loup le coin de la pièce où il avait étendu son manteau et s'était couché sans bruit. Caché dans l'ombre et sûr de ne pas être aperçu, il avait retiré du sachet de toile la tresse de cheveux et le bouquet de violettes, et il les avait baisés à plusieurs reprises, tandis que les larmes inondaient son visage. Puis il s'était assoupi, en pressant sur son cœur ces deux trésors, plus précieux pour lui que toutes les richesses de la terre.

Le pétilllement de la chandelle qui achevait de ce consumer fit lever la tête à Diégo. Machinalement il chercha une autre lumière, et n'en trouva pas, il s'aperçut alors pour la première fois qu'il avait veillé presque toute la nuit. Il demeura accoudé sur la table et s'absorba dans une longue rêverie.

L'aube le surprit encore éveillé, quand Roch se leva pour aller sonner l'Angelus. Il laissa sortir le sacristain, sans l'entendre ni le voir.

XI

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

Le sergent était parti pour Cantalapedra et Penaranda de Bracamonte. Brave homme, et sachant concilier les exigences de la discipline avec les élans du cœur, il avait laissé Diégo à la Chênaie, sous réserve de le reprendre à son retour et sous caution morale de l'abbé Juan.

Le curé et le fils de l'alcade se promenaient dans le jardin du presbytère, tandis que Roch arrosait dans un coin un carreau d'herbes potagères.

Le prêtre avait son bréviaire sous le bras. Il marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment, pour mieux écouter les réponses que faisait Diégo à chacune de ses questions.

—Mon enfant, disait le vieillard, n'hésite pas à me confier toutes tes peines. Tu le sais, je suis pour toi plus qu'un ami ; j'ai promis à ta mère d'être ton protecteur, et mon respect pour la mémoire de la pauvre Angèle, en même temps que les devoirs de mon ministère, me commande de ne point faillir à cette tâche. Sois donc franc avec moi, Diégo, ne me cache rien de ce qui t'afflige ou t'inquiète, et compte sur mon appui pour mettre fin à tes soucis.

—Eh bien, oui, repartit le jeune homme avec transport, je veux vous parler, monsieur l'abbé, comme je n'ai jamais fait à personne, car c'est grâce à vous que je vois s'ouvrir devant moi un horizon nouveau. Depuis que j'ai franchi le seuil de cette sainte demeure, où ne règnent que la bonté et l'amour du prochain, j'ai subi je ne sais quelle transformation, dont je ne puis m'expliquer la vraie cause, mais qui procure à mon esprit, hier encore hanté par les idées les plus sombres, un apaisement semblable à la sensation produite par le baume versé sur une blessure. Vos conseils paternels, votre sollicitude, votre affection ont retrempé mon âme. J'ai trouvé le sentier du bonheur que j'avais perdu depuis la mort de ma mère et si je n'y suis pas encore rentré, je le vois devant moi, et je me sens le courage de renverser les obstacles qui m'en séparent. Vaincu par mes passions, enchaîné par elles, comme je l'étais naguère, j'eusse facilement roulé dans l'abîme qu'elles creusaient sous mes pieds. Oui, j'étais perdu, sans la main secourable que vous m'avez tendue, sans l'appel que vous avez fait à ma conscience. Le livre que vous m'avez donné a soudain fait de moi un autre homme.

—Je n'ai, mon enfant, dit le prêtre avec émotion, qu'une faible part à réclamer dans ce résultat. Je t'ai vu malheureux, Diégo, et d'au-

tant plus à plaindre que tu ignorais la source de ton mal. J'ai mis le remède à ta portée. Veuille Dieu qu'il soit efficace !

—Ah !... s'il en était ainsi !... Mais j'ai peur que ces affreuses pensées auxquelles j'ai été en proie si longtemps ne reprennent sur moi leur empire. Personne ne saura jamais ce que j'ai enduré sous cette irrésistible obsession. Que de fois je me suis vu dans la situation d'un homme qui gravit une montagne, et au moment où il croit en atteindre la cime, roule, emporté par un coup de vent, au fond d'un précipice ! Que de fois j'ai entendu le mal et le bien m'appeler en même temps à eux, celui-ci me montrant le chemin de la paix, celui-là la route fleurie du plaisir ! N'ai-je pas toujours, sollicité également en deux sens contraires, pris la route qui ma conduit à ma perte ? Je voyais alors se dresser devant moi l'horrible fantôme de la mort, et je me persuadais qu'il n'y avait qu'un moyen d'échapper au malheur : le suicide !

—Tu oublies, mon enfant, que nul n'a le droit de disposer de sa vie, que se donner la mort est un crime non moins grand que celui de la donner aux autres. Dans ton égarement, tu n'entendais pas la seule voix qui pût te consoler, celle de la miséricorde divine. Le livre que tu viens de lire ne doit plus te quitter. Chaque fois que tes doutes renaîtront, que le trouble s'empara de ton cœur, ouvre et lis ce volume. Il te rendra l'espérance et la vie, mais il ne trompera pas ta douleur, en détournant ton esprit de l'objet qui fait ta peine. Il t'apprendra au contraire à porter le fer rouge dans la plaie pour la cicatriser. Il t'enseignera à discerner le faux du vrai, à redresser tes jugements préconçus ou erronés, il fortifiera ta volonté en la dirigeant. Il te dira qu'au lieu de fuir le terrain du combat comme tu l'as fait jusqu'ici, tu dois braver le péril en face, prendre corps à corps l'ennemi, le monstre qui te tient sous son pouvoir et le réduire à l'impuissance.

—Je ne vous comprends pas. Quel est cet ennemi, ce monstre ?

—Ton orgueil, Diégo, ton orgueil.

—Mon père ne m'ouvrira jamais les bras.

—Fais ton devoir et laisse à Dieu seul de juger les actions des autres.

—Mais si, malgré mes prières, il me repousse ?

—Renouvelle-les jusqu'à ce qu'il t'écoute. Plus tu seras humble, plus Dieu te viendra en aide. Tu as lu la vie du Christ ; le Fils de Dieu ne s'est-il pas abaissé, ne te donne-t-il pas l'exemple de la résignation ? Pratique sa loi, Diégo, il n'en est point d'autre qui soit juste et vraie ; fais ce qu'elle t'ordonne, sans cela tu ne seras qu'un mauvais fils. Ne crois pas qu'un fils puisse, aux yeux de Dieu, jamais avoir raison contre son père.

A ce moment Marie parut à la fenêtre du presbytère. Le regard qu'elle échangea avec Diégo n'échappa point à l'abbé Juan. Le visage du jeune homme s'était subitement coloré.

—Que dois-je faire ? dit-il machinalement.

—Je te l'ai dit, rentre en toi-même, prie et lis ce livre qui t'a déjà fait tant de bien. Souviens-toi que Dieu a limité ta vie au respect que tu auras pour ton père. Rappelle-toi que tes offenses ne te seront point pardonnées, si tu ne commences par oublier toi-même celles que tu as eu à subir. Va donc mon enfant, isole-toi pendant quelques heures de la journée, et quand tu te trouveras en présence de ce juge que les hommes appellent le for intérieur, mets ta main sur son cœur et laisse-le parler. Cette voix que tu entendras au dedans de toi-même, c'est l'écho de la voix de Dieu.

(A suivre.)